

ENTRE  
LES  
FEUILLES

Afin d'interroger Alain Françon, je choisis un premier mot. Celui pris pour titre de son histoire de la philosophie par la philosophe Jeanne Hersch. Celui occupant la philosophie elle-même. Le mot d'« étonnement », qui invite à la rêverie comme à la réflexion. Je demande « quel est l'objet de votre dernier étonnement ? » à Alain Françon et il reste d'abord silencieux. Puis il répond : « mon âge... ». Et cette réponse ne se réfère pas tant à son âge qu'à l'âge d'un metteur en scène ayant plus de cent spectacles à son actif, trois Molières, la direction de centres d'art dramatique et du Théâtre nationale de La Colline, et qui fait face à l'évolution d'une forme théâtrale « qui ne va pas vraiment dans un sens qui est le mien ». Ainsi surgit immédiatement, à la suite de l'étonnement, la question du texte.

« Chaque pièce de théâtre est un monde à explorer en profondeur. Il faut descendre. Il faut aller rencontrer l'inconnu du texte et chercher à transmettre ce mystère de la langue. L'éclairer, sans vouloir le résoudre. De là découlent toutes les questions que l'écriture théâtrale actuelle peut me poser, qui me semble plus forte pour raconter que pour surprendre. » La mise en scène est auprès d'Alain Françon cet outil permettant de « rendre visible et non de reproduire le visible », tel que l'énonçait Paul Klee au sujet de l'art. Avec sa compagnie « Le Théâtre des nuages de neige » il monte Marivaux exactement pour cette raison : continuer de partager ce qui nous échappe.

Le peintre Jean-Siméon Chardin regardait longtemps. Il regardait patiemment. Il revenait longuement sur ses toiles, qu'il développait touches après touches. Il dessinait la femme en des gestes simples qui étaient pour lui de grands gestes, des gestes discrets mais qui forgent l'équilibre. C'est donc Jean-Siméon Chardin qu'appelle Alain Françon lorsque je lui demande : « quel peintre pour nourrir votre travail ? ». Chez Marivaux aussi on regarde. On regarde avec amour, ou avec ruse. Si le mot est action, l'amour est ce qui permet de se connaître soi-même comme de connaître l'autre. « Cette question de la connaissance de l'autre résonne dans toute la pièce et c'est ce que je voudrais transmettre. Avec aussi une certaine idée de la liberté. Car Araminte se libère. Elle se libère par l'éducation sentimentale, elle se libère par affranchissement social. Veuve elle est libre et expérimente cette nouvelle liberté. Cela me touche beaucoup... »

Après Klee, Chardin, vient alors Cézanne. L'immense Cézanne. « Je crois que j'ai étudié l'histoire de l'art pour pouvoir répondre aux bourgeois, moi qui viens d'une famille où l'art était absent, mais si j'aime tant les peintres c'est parce qu'ils m'apprennent à être là. Cézanne pouvait passer des journées entières à regarder un paysage. Lorsqu'il rentrait chez lui sa femme disait qu'il avait les yeux rougis... Il avait regardé jusqu'à effacer tous les clichés qu'il pouvait avoir. Jusqu'à ce que peindre ce qu'il avait vu, ce ne soit pas le représenter. »

Cézanne, le peintre des sensations, est aussi un peintre qui apaise. Ses paysages, ses traits, ont de la profondeur, et de la vérité. « Je suis terriblement inquiet de ce qu'il se passe, à la fois en France, et dans le monde. Le retour de la violence et de la haine est là. Je me ressourçe auprès de certains livres, comme ceux de Cynthia Fleury, que j'ai beaucoup lue lors de ma convalescence (le 17 mars 2021 Alain Françon fut violemment agressé au couteau), ou comme ceux de Claude Simon. Mais également auprès de Sade ». Sade, ce poète qui nous « débarrasse de toutes les pensées parasites » tel qu'aimait le dire, poète elle-même, Annie Lebrun décédée en juillet dernier, est le poète suprême. Il est celui qui renvoie l'Homme à ses abîmes. « Croire en l'Homme est de plus en plus difficile, mais nous n'avons pas d'autre choix que de continuer et dans cette bataille le théâtre est un fabuleux territoire. J'aime immensément le théâtre parce que c'est l'inconnu et que dans cet inconnu j'ai pu trouver ma place. C'est une école de vie où chaque répétition est une petite assemblée. Mettre en scène, c'est accepter qu'une seule personne ait pour un temps l'autorité déléguée et que ce partage va ensuite permettre à cette petite assemblée de rencontrer la grande. Avoir cette autorité déléguée, ce n'est pas avoir le pouvoir. Certains confondent. Ils mentent alors au théâtre ». Ainsi Dubois ne dit-il pas : « Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin ».

K.

